Dans la marmite de Kimpa Vita

Taylor Toeka Kakala

Dans la marmite de Kimpa Vita

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08319-3

À vous mes filles Maria et Ketsia
À vous mes garçons Sam et Ian
Je dédie ce roman
Papa

Un saltigué rejeté

La police, déjà débordée, n'arrive plus à contenir la foule en colère aux abords de l'aéroport international de N'Djili, dans l'est de la capitale congolaise Kinshasa, malgré l'usage de grenades lacrymogènes. Des jeunes, déterminés à se venger, tentent de franchir les dispositifs de sécurité qui les empêchent d'atteindre le tarmac où je conduis mon grand-père, qui s'appuie sur moi pour marcher. Et, où officiels, membres de la famille, ouailles et autres personnalités sont au rendez-vous. Ils sont là, époustouflés devant les troupes d'hommes en abacost et bérets, leur uniforme vert-blanc nécessitant de se nouer un foulard autour du cou pour les uns, ou le port d'une écharpe sur ce veston pour les autres, et devant les troupes de femmes, d'enfants, qui se livrent en spectacle au son de la fanfare, et défilant devant un public aussi en vert-blanc, agitant, ici comme dans les rangs, des drapelets.

Trois heures plus tard, peu avant 12 heures, l'atmosphère change complétement à l'approche d'un avion. Après avoir viré à gauche au bout de la piste, les réacteurs d'A320 des Lignes aériennes

congolaises, parti de Genève, en Suisse, s'arrêtent. L'avion s'immobilise sur le tarmac. Le soleil est déjà au zénith. La chaleur n'est pas du reste. Les officiels approchent lentement pour accueillir le corps de l'illustre disparu. Au loin, les membres de sa famille, derrière lesquels ses troupes d'ouailles, ceux-ci à genoux, les bras croisés pour les uns, les mains levées pour les autres, ne contiennent plus leurs larmes. Certains s'évanouissent déjà d'émotion. D'autres de douleur. D'autres encore d'effroi. Les brancardiers de la Croix-Rouge sont aussi débordés. Faute de plusieurs ambulances, quelques véhicules des particuliers sont réquisitionnés.

Le cercueil blanc sur le tarmac, recouvert du drapeau congolais, est suivi par le grand-frère du défunt. Il est par la suite mis dans un corbillard orné également du drapeau national. Le cortège mortuaire, au son des sirènes de la police et encadré par son unité anti-émeute, entame son parcours d'une vingtaine de kilomètres, vers le nord de la ville, pour l'hôpital général où le corps sera conservé à la morgue avant un hommage populaire. Mais l'ambiance est déjà de différentes couleurs dès la sortie de l'aéroport. Cris d'une totale satisfaction pour ces jeunes qui, après avoir joué au chat et à la souris avec les éléments de la police anti-émeute pendant plus de trois heures, commencent à lancer des projectiles divers sur le convoi funèbre. Ils profèrent aussi des insultes, traitant l'homme censé être le

seul Dieu-vivant, de franc-maçon, de rosicrucien, de magicien, de sorcier, de hibou. Mais surtout de traite.

Cris aussi d'un chant, à tue-tête, dont les paroles sont modifiées à partir d'un chant religieux.

Papa Mobutu, tu as bien fait
Tu as tué ton collabo
Tu as laissé l'archevêque président de la conférence nationale souveraine
Et, pourquoi ne pas aussi tuer ton premier ministre ?

La partie est d'abord chantée par un seul interprète, qui en constitue le solo. La masse la reprend par la suite, éveillant sa résonance intense, devant les policiers indifférents.

Le long de la route, certains Kinois, les habitants de Kinshasa, qui ne se sont pas déplacés à l'aéroport afin de se venger, eux aussi, grimpent dans des arbres, d'autres sur des bâtiments, pour ne rien rater de vue. Mais aussi et surtout pour bien viser le corbillard avec leurs projectiles, rendant ainsi la tâche très difficile aux éléments de la police anti-émeute quant à l'identification de leur provenance. Même les femmes âgées qui, en courant, rejoignent ces jeunes gens massés le long de la route, ironisent de youyous, en agitant des pagnes dans l'air, la mort de mon Dieu. Elles ne pouvaient pas se priver l'occasion longtemps attendue pour

proférer toutes les malédictions qu'elles connaissaient contre ce corps sans vie. Le comité d'organisation n'a plus le choix. Il faut accélérer. On roule alors à la vitesse d'un cortège présidentiel dans un quartier hostile. Et, la fanfare ne joue plus parce que les musiciens s'accrochent déjà. Puis le cortège arrive quand même à la morgue, sans trop de casses, malgré sa réception à coup de tomates par des spectateurs mécontents sur la route.

Mais la nuit ne sera pas paisible à Masina, la municipalité de la capitale à la sortie de l'aéroport, où les jeunes se sont distingués la journée dans l'animation et la lapidation infligée au corbillard. Plusieurs quartiers sont déjà bouclés pendant que les hiboux sont en train de vider les maisons de leurs jeunes : filles ou garçons, de dix-huit ans et plus. Les habitations sont également saccagées au nom de l'investigation pour dénicher les potentielles cachettes. Séparés de leurs parents, ces enfants, eux aussi embarqués dans des corbillards, sont amenés dans un lieu inconnu.

L'opération menée la nuit dernière sème la terreur, le matin, dans toute la ville. Elle s'inscrit dans un contexte de répression et de surveillance accrues par les Forces spéciales d'intervention, les services de sécurité, appelés hiboux par la population. Créées deux ans auparavant par *Le Terminator*, le conseiller spécial à la sécurité du chef de l'État, ils sont très actifs depuis le début de la décennie 1990 pour ter-

roriser, de jour comme de nuit, les manifestants et les opposants, qui ont pensé trouver l'occasion de s'exprimer parce que l'ouverture timide vers le multipartisme est encouragée par le discours du président français à La Baule, la station balnéaire située à la limite sud-est de la péninsule bretonne, qui a annoncé la soumission de l'aide française aux impératifs de démocratisation, cet aggiornamento politique et l'ouverture vers le multipartisme auxquels Mobutu, le président congolais, est resté vague.

« Où sont nos enfants ? », demande une mère à la télé. « Condamnés au goulag pour avoir osé ça ! », ai-je dit, haleté de colère. « Mabiala, laisse-les se baigner dans leur transgression, me dit le grand-père. Ces jeunes ont blasphémé contre le Saint-Esprit. Ils ne reverront plus jamais le soleil. » Mais où serait donc ce camp de travail forcé dans le pays ? N'y aurait-il pas une sorte de grille de fer sur rails, et de lourdes portes blindées ? Quelles sont les provinces traversées par des rails ? Le Sud-Est, le Sud-Ouest, un mouchoir de poche entre Kisangani et Ubundu. C'est où alors ? Non, ils seraient enrôlés dans l'armée et envoyés en formation à Kotakoli, dans la province du chef de l'État. Non, peut-être à Kitona, dans celle de l'illustre disparu.

De leur côté, les femmes, ces mères, ces grandes-sœurs, ces tantes de ces jeunes, tentent de protester contre la disparition de leurs enfants, de leurs parents. Mais c'était sans compter sur la dé-

termination du pouvoir à mater tout soulèvement. Une répression très dure s'engage contre les femmes cinquantenaires pour la plupart, sans procéder toutefois par des arrestations. Seul le matraquage a eu raison sur elles. Le passage à tabac s'est fait au même moment que les drapeaux des édifices publics sont en berne à l'occasion d'un deuil national des trois jours. Contesté ou pas, il en sera ainsi jusqu'à l'enterrement du dignitaire. Mais dans les maisons, dans les bus de transport en commun, dans les bureaux, dans les débits de boisson et dans les rues, les débats tournent déjà autour du religieux dont les petits secrets venaient d'être déballés par un ancien porte-parole du maréchal-président Mobutu, le décrivant de franc-maçon, de rosicrucien, de magicien, de sorcier. À ce déballage va ressortir également d'autres accusations, comme sa farouche animosité à l'égard du processus de démocratisation en soutenant les deux suspensions des travaux de la conférence nationale souveraine, l'occasion pourtant de contester la dictature du maréchal.

Kinshasa devrait plutôt pleurer l'homme. Mais à chaque rencontre avec ses ouailles, qui ne se promènent plus, pendant cette période de deuil national, qu'en groupe de plusieurs personnes s'identifiant fièrement dans leur tenue en vert-blanc avec effigie de leur maitre, c'est le *Tata Mobutu osali malamu* (Papa Mobutu, tu as bien fait) qui résonne. Une agression psychologique qui rythme toutes les journées des Kinois. Ces moqueurs ob-

servent aussi, à chaque rencontre sportive dans des quartiers chauds, une minute de silence pour se moquer de l'homme, suivi de *Tata Mobutu osali malamu*. Et, à la fin d'un match amical, les vainqueurs et les vaincus partagent la bière, résonnant la même chanson, et tout en parlant du deuil national.

Trois jours sont passés. Les organisateurs s'apprêtent à lever le corps à la morgue. Les voilà en train de refermer le cercueil. La police, l'armée, les hiboux, trop visibles depuis hier dans les différents quartiers constituant l'itinéraire que prendra le cortège, sont aux aguets. Au son des sirènes de la police, le cortège, encadré cette fois-ci non seulement par la police anti-émeute, mais aussi et surtout par les hiboux et les éléments de la garde présidentielle, doit parcourir, prudemment, quelques kilomètres avant d'arriver à Kasavubu, la municipalité où sera organisé l'hommage posthume.

Au point de chute, le centre d'accueil de l'église – où les obsèques nationales seront tenues – , connait ce matin une activité peu coutumière. Symphonie incessante des dizaines de 4×4, défilé de messieurs en constumes-cravattes et de dames élégantes, tout contrastant avec l'ambiance habituelle des habitants du quartier, débonnaires en bras de chemise et jeans délavés. Sur les murs de clôture et de l'immense cour du centre d'accueil, le drapeau national et celui de l'église. Mais c'est les calicots